

je traduis pour vous, mesdames, traduction libre :

Il est doux de pouvoir s'écouler la rate
En donnant à propos un petit coup de patte.

Cette profession de foi fera tomber les préjugés, et quand le *Loup-garou* se promènera sur la Grande rue St. Jacques, la rue Notre-Dame et surtout au quarré Viger, nous avons la *bonhomie* de croire qu'il recevra nombre de coups de chapeaux et de gracieuses willades.

STEPHANE.

Le Bel-Amour.

Le canon venait de sonner neuf heures. Je marchais seul, pensif, mélancolique : je rêvais à cette jeune beauté dont le sourire avait fait palpiter mon cœur. J'étais amoureux, je le sentais, j'étais décidé à porter ma chaîne en silence, persuadé que tous mes efforts pour la rompre ne feraient qu'en accroître la ténacité.

Ce que j'éprouvai, en ce moment, il m'est impossible de le décrire : ce serait peine inutile, d'ailleurs ; ceux et celles qui me liront auront fait, sans doute, cette douce expérience. A vingt ans, l'amour vient frapper invariablement au cœur du jeune homme ; à quinze ans, la jeune fille se surprend à rêver ; elle balbutie un nom, et ce nom n'est ni celui de sa mère, ni celui de son père, ni celui de son jeune frère. C'est le nom d'un ami devant lequel elle baisse le regard ; elle rougit, la belle enfant, et pourtant elle est heureuse en sa présence. Ce sont les premiers ravages de l'amour dans un cœur de quinze ans.

J'étais donc amoureux ! Au milieu du bruit de notre grande ville, j'étais comme plongé dans la solitude, je marchais à pas lents, tout entier à mes souvenirs et à mes affections.

Mon âme éprouvait des joies indéfinissables, elle se sentait détachée de la terre, et comme emportée vers le ciel. J'étais poète ! Je rêvais ! Mes rêves étaient des rêves de bonheur, des rêves d'avenir !

J'avais des richesses, des honneurs, de la gloire, je venais tout déposer aux pieds de ma bien-aimée, pour un regard de ses beaux yeux.

J'avais des diamants, j'en faisais une couronne pour orner sa tête ! Et j'étais heureux quand j'obtenais un sourire de tendresse ! J'étais plus heureux que le roi sur son trône ; plus heureux que l'exilé qui revoit sa patrie ! J'étais heureux comme l'enfant près de sa mère ! J'étais heureux comme le jeune homme qui aime et qui est aimé !

Cet enchantement dura longtemps ; tous les jours, je rencontrais mon Elvire, elle me souriait, et je lui disais, dans un long regard : je t'aime bien, va !

Un beau matin, le prêtre bénissait un couple fortuné ; c'était mon Elvire... et un rentier !

Depuis cette époque, je ne rêve plus, je calcule !

GLOUGLOU.

ÇA ET LÀ.

Où il est démontré qu'un avocat ne peut être marguillier, mais en même temps qu'un marguillier ne peut être avocat.

Il y a certaine loi de fabrique qui exclut les avocats de la charge de marguillier ; mais il paraît que cette loi n'atteint pas les étudiants en droit, car à la dernière excursion de plaisir à Boucherville, pendant le salut solennel qui fut chanté dans l'église de cette paroisse, trois de ces messieurs, Anselme, Benjamin et Ovide se pavanaient dans le banc-d'œuvre, aux yeux ébahis d'une foule curieuse et avide d'un spectacle de ce genre.

M. Anselme paraissait occuper la place de marguillier en charge, et portait un costume de circonstance. A l'exception de ses bottes dont la couleur tirait sur le noir, il était complètement vêtu de blanc, symbole d'innocence !

Quant à Benjamin, son existence comme marguillier aura été de très courte durée, car il est avocat depuis lundi dernier.

A propos, pourquoi la loi empêche-t-elle les avocats d'être marguilliers ? Voilà ce qu'on se demandait l'autre jour dans un salon.

M. *** , notaire, qui aime toujours à placer son mot, répondit que les marguilliers, gens d'église, devant être essentiellement silencieux et passifs, les avocats ne pouvaient être marguilliers parcequ'ils étaient trop bavards.

M. C***, marchand retiré du commerce et parfaitement bâti pour être marguillier trouva une autre raison ; c'est que les avocats étaient une cause certaine de chicane et de troubles et qu'il est souverainement indécent de ne pas s'entendre à l'amiable, lorsqu'il s'agit des affaires de l'église.

Ces deux explications furent goûtées par quelques-unes des personnes présentes, mais ne parurent pas rencontrer l'approbation générale.

On allait changer le sujet de la conversation, lorsque la pétillante Delle *** s'écria tout-à-coup :

— Je sais pourquoi les avocats ne peuvent être marguilliers.

— Voyons ! voyons ! prononcèrent toutes les bouches.

— Eh bien ! c'est parce que les avocats ont trop d'esprit !!!

M. *** , jeune Esculape trop connu dans les fastes de nos salons, étant, l'autre jour, dans une soirée, pria une demoiselle étrangère (Mexicaine, croyons-nous) de vouloir bien danser le quadrille avec lui.

Dès qu'ils furent en place, notre galant ouvrit ainsi la conversation :

— Mademoiselle, allons-nous parler voyages ou littérature ?

— Vous avez, sans doute, monsieur, beaucoup voyagé ? dit la demoiselle.

— Oh ! non... reprit l'Esculape, mais... j'ai vu les environs de Montréal.

Le *Loup-garou* a déjà fait plusieurs découvertes dont une très importante que voici :

Quelques-uns des anciens rédacteurs de l'*Ordre* se proposent de publier un journal qui serait intitulé : l'*Univers*.

C'est un hommage que ces messieurs veulent rendre à la mémoire de feu Louis Veillot.

— On sait que plusieurs correspondances ont paru dans l'*Ordre* au sujet de la candidature de MM. Dupré et Morley comme caissiers de la Banque Jacques-Cartier. Les amis de ces deux messieurs se sont assemblés et se sont entendus pour réunir leurs suffrages en faveur de celui de ces deux candidats qui paraîtra avoir le plus de chances de succès. Ils ont de plus décidé qu'ils fonderaient une *bande* Jacques-Cartier, et que, comme compensation, ils feraient jouer la grosse *caisse* à celui qui n'aurait pas le bonheur d'*entrer* à la Banque. Ainsi, ces deux messieurs seraient *caissiers* chacun à sa façon.

UNE PENSÉE D'UN VIEUX LOUP-GAROU
PLEIN D'EXPÉRIENCE.

La politique en Canada est une *blague* cousue de fil rouge et bleu.

CORRESPONDANCE.

Messieurs les Rédacteurs.

Vous serez, sans doute, étonnés de recevoir une correspondance avant la publication de votre premier numéro. Il me semble vous entendre dire : Comment, diable, celui-là a-t-il pu savoir que nous allions courir le *Loup-Garou* ? Que voulez-vous, messieurs. Il y a un vieux proverbe qui dit : "*L'homme propose, et Dieu dispose.*" Vous vous proposiez, n'est-ce pas, de garder le plus grand secret sur l'affaire ? Eh bien ! la Providence a voulu que le hasard me mit au courant de votre projet sans doute parce qu'elle savait que, loin d'en abuser, je joindrais mes efforts aux vôtres pour assurer le succès de votre œuvre...

Courage, messieurs ! Corriger les mœurs en riant, c'est une belle tâche, que certainement vous remplirez bien.

Faites sourire ce vieillard que l'âge a rendu sombre et presque insensible aux joies de ce monde. Procurez au père de famille quelques heures d'agrément. Que la mère puisse amuser ses enfants en leur racontant les intéressantes petites anecdotes qu'elle aura lues sur le *Loup-Garou*. Mais, surtout, n'oubliez pas cette jeune fille qui, seule et pensive, se promène dans les allées du petit jardin qui sert d'enclos à la maison paternelle. Des larmes s'échappent de ses beaux yeux bleus. Elle pleure... un frère ? non ; une sœur ? non ; un amant... ? oui : vous avez mis le doigt sur sa petite douleur ; mais doucement, s'il vous plaît. Donnez lui quelques paroles d'encouragement, ou au moins quelque chose qui puisse la distraire. Tiens, quelqu'un s'approche d'elle... Elle tend sa petite main... L'autre y dépose un papier... Elle le déplie avec curiosité... ses yeux se sèchent, et le sourire reparait sur ses lèvres. Elle a lu : Le *Loup Garou*, Journal des Flâneurs.

BONVOISIN.